

ESTEBAN LEMAIRE

Ah... Ce Sacré Docteur !

Comédie en 3 Actes

Durée :
60 min environ

Synopsis : Pour cacher à sa femme son aventure extraconjugale, monsieur Durant, imminent docteur, va alors entraîner tout son entourage dans une spirale de mensonges sans fin, remplis de faux malades, de fous et d'aliénés.

Distribution Modulable :

8 Rôles : 5F 3H ou 4F 4H

PERSONNAGES :

DURANT (H) : 186 répliques : C'est le docteur et le personnage principal de cette histoire.

MADAME DURANT (F) : 53 répliques : C'est la femme de monsieur Durant.

LA BELLE-MERE (F) : 62 répliques : C'est la mère de madame Durant.

LEROY (H) : 114 répliques : C'est l'un des patients du docteur.

MADAME LEROY (F) : 47 répliques : C'est la maitresse de monsieur Durant...

BOULBOUR (H) : 89 répliques : C'est le type indésirable, pot de colle et inutile qui arrive toujours au mauvais moment.

ARTHUR (H) ou ESTELLE (F) : 34 répliques : C'est l'employé(e) très serviable de Monsieur Durant. (Le rôle peut être joué, aussi bien par un homme que par une femme)

ROSE (F) : 28 répliques : C'est à la fois la maîtresse de M. Leroy et la femme surprise d'un des personnages de cette histoire...

ACTE I

L'intégralité de la pièce se déroule dans le bureau de Monsieur Durant : un bureau, un canapé, trois portes et quelques chaises sont seulement nécessaires.

ARTHUR, *faisant le ménage*. – J'ai encore sommeil... c'est stupide ! Il est prouvé que c'est toujours au moment de se lever qu'on a le plus envie de dormir. Oh, mais je bâille à me décrocher la mâchoire ! Ça vient peut-être de l'estomac... Je demanderai ça au docteur... Ah, voilà l'avantage de travailler pour un médecin... Moi qui suis d'un tempérament maladif... nervoso-lymphatique, comme dit monsieur... Vraiment, je suis très bien ici... J'y étais encore mieux autrefois, il y a six mois... avant le mariage de monsieur... Mais il ne faut pas me plaindre... sa femme est charmante ! ... Et étant donné qu'il en fallait une... c'était bien la femme qui nous convenait... à monsieur et à moi ! ... Bon, à présent, il est temps de réveiller monsieur. (*Il frappe à la porte.*) Monsieur ! ... Monsieur ! ... (*À part.*) Il dort bien ! (*Ouvrant la porte.*) Tiens, c'est bizarre, il n'y a personne... et le lit n'est pas défait... Mais alors, monsieur n'a pas passé la nuit ici ! Monsieur a passé la nuit dehors... Et sa pauvre petite femme qui ne se doute de rien ! ... Oh... heureusement qu'ils font chambre à part ! ...

MADAME DURANT, *entrant*. – Alors Arthur, mon mari n'est toujours pas levé ?

ARTHUR, *balbutiant*. – Hein ? Non, non... Enfin... si, si...

MADAME DURANT – Comment ça : non, non, si, si ? Il est levé ou il ne l'est pas ?

ARTHUR – C'est-à-dire qu'il s'est levé... Mais il s'est recouché !

MADAME DURANT – Il dort encore à cette heure-ci ! Mais il faut le réveiller...

Elle s'apprête à ouvrir la porte.

ARTHUR, *vivement*, *lui barrant le passage*. – N'entrez pas !

MADAME DURANT, *étonnée*. – En voilà une idée ! Et pourquoi ça ?

ARTHUR, *très embarrassé*. – Parce que... Parce que votre mari... est malade, voilà pourquoi !

MADAME DURANT – Mon mari est malade ? Mais qu'est-ce qu'il a ?

ARTHUR, *très embarrassé*. – Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a... Il a... Il a la gastro, voilà ce qu'il a ! Oui... une grosse gastro ! Et très sincèrement, c'est pas beau à voir... y en a de partout ! Sur les murs... sur les couettes... sur le sol... C'est une infection ! ... Et en plus,

c'est une vraie patinoire ! Alors franchement, ne rentrez pas : vous risqueriez de glisser sur son vomis...

MADAME DURANT – Mais enfin, qu'est-ce que vous me racontez Arthur ? Si mon mari est malade, il faut que j'aïlle le voir !

ARTHUR, *affolé*. – Hou, la, la ! Non ! Ne rentrez surtout pas... C'est qu'il s'agit là d'une maladie très contagieuse... Et en plus, c'est pas le moment de rentrer, je suis en train de faire les poussières et toutes les fenêtres de la chambre sont ouvertes ...

MADAME DURANT – Comment ? Quand mon mari est malade ! Vous êtes sûr que vous allez bien Arthur ?

Elle entre dans la chambre.

ARTHUR – Mais, madame... ! (*Au public.*) Oh et puis zut... ! J'aurai fait ce que j'aurai pu...

MADAME DURANT – Mais... mon mari n'est pas ici ! Et le lit n'est pas défait... Mon mari a donc passé la nuit dehors ! (*Ressortant*) Arrrh ! Merci Arthur, on peut vraiment compter sur vous ! Mon mari doit vraiment bien vous rémunérer, pour que vous alliez jusqu'à mentir pour le couvrir pendant que lui s'autorise des petites excursions nocturnes en cachette !

Elle sort, en pleurant.

ARTHUR – Pauvre petite... Quand monsieur va apprendre ça... (*On entend frapper à la porte d'entrée.*) Qu'est-ce que c'est ?

DURANT, *dehors*. – Ouvrez ! C'est moi...

ARTHUR – Ah, c'est justement Monsieur ! ... (*Il va ouvrir, puis revient, suivi de Durant.*) Monsieur a passé la nuit dehors ? ...

A cet instant, Durant entrera en portant un costume ridicule qu'il gardera durant tout l'Acte I. Je laisserai aux troupes le soin d'imaginer l'allure de ce costume (quelques exemples : un pyjama intégral licorne, un déguisement de kangourou avec capuche, etc...) ...

DURANT, *la figure défaite*. – Oui, chut ! ... Non... C'est-à-dire oui... ! Ma femme ne sait rien ? ...

ARTHUR – Votre femme sort d'ici... Et si j'en juge par sa figure...

DURANT, *inquiet*. – Ah...

ARTHUR – Ah... monsieur, c'est bien mal ce que vous avez fait... Et si monsieur voulait en croire un ami...

DURANT – Quel ami ?

ARTHUR – Moi, monsieur !

DURANT – Dites donc, vous, gardez donc vos distances ! ... (*Va s'asseoir.*) Ah, mon Dieu... Quelle nuit ! Et dire que j'ai dû dormir dehors sur un banc public... à la belle étoile... sans couverture... Jamais plus je ne retournerai à une soirée libertine de ma vie ! ...

ARTHUR – Ah, monsieur est allé à une soirée libertine ?

DURANT – Oui... c'est-à-dire non. Et puis, occupez-vous donc de vos affaires, vous !

ARTHUR – Comme vous voudrez monsieur... Mais vous savez, monsieur a une bien mauvaise tête... Il ne faut pas être devin pour voir que monsieur a passé une nuit très agitée...

DURANT, *sèchement*. – Arthur, allez donc à la cuisine voir si j'y suis...

ARTHUR – C'est bon, j'y vais.

Il sort.

MADAME DURANT, *entrant*. – Ah, te voilà enfin !

DURANT – Oui, me voilà ! ... Euh, tu... tu as bien dormi ? Comme tu es matinale !

MADAME DURANT, *amère*. – Et toi ? ...

DURANT, *embarrassé*. – Moi ? ... Ma foi, j'ai passé une excellente nuit...

MADAME DURANT – Et où est-ce que tu as passé la nuit ?

DURANT, *faisant le sourd*. – Hein ?

MADAME DURANT – Où est-ce que tu as passé la nuit ?

DURANT – Comment... je ne te l'ai pas dit hier ? ... Je ne t'ai pas dit : "Je vais chez monsieur Boulbour ?"

MADAME DURANT – Ah ! Et tu y as passé la nuit ?

DURANT – Voilà... Oh, tu ne sais pas dans quel état il est Boulbour ? Oui... il est très malade ! J'ai dû le veiller...

MADAME DURANT – Dans cette tenue ?

DURANT, *en difficulté*. – Non pas dans cette tenue ! ... C'est-à-dire, si... dans cette tenue ! Je vais t'expliquer... Boulbour... est si malade, n'est-ce pas... que la moindre émotion le tuerait ! Alors, pour lui cacher la situation... on a organisé une petite soirée chez lui... avec beaucoup de médecins. Alors on a fait une... une petite farandole autour de son lit... Et l'on a dansé... dansé... toujours pour lui cacher la... la vérité...

(Reproduisant la fameuse danse.)

C'est le petit corona ! Ah ! Ah !

Il n'en réchappera pas ! Ah ! Ah !

MADAME DURANT – C'est très ingénieux ! Alors il est perdu monsieur Boulbour ?

DURANT, *avec conviction*. – Oh, perdu ! Il n'en réchappera pas !

ARTHUR, *annonçant*. – Monsieur Boulbour.

BOULBOUR, *entrant*. – Ah, bonjour, docteur !

DURANT – Hou, la, la ! Hou, la, la ! Hou, la, la ! *(Courant vers Boulbour et lui chuchotant.)* Ecoutez-moi bien, vous... vous êtes malade ! Compris ?

BOULBOUR, *ahuri*. – Qui ? Moi ! Mais jamais de la vie ! ...

MADAME DURANT – Et vous allez bien, monsieur Boulbour ?

BOULBOUR, *bon enfant*. – Ça va... ça va... !

DURANT, *vivement*. – Oui... comme tu le vois... très mal... il va très mal ! *(Bas.)* Est-ce que vous allez vous taire, je vous dis que vous êtes malade !

MADAME DURANT – Mais pourquoi veux-tu que monsieur Boulbour soit malade... ? Puisqu'il te dit qu'il va très bien... !

DURANT – Est-ce qu'il sait, lui ! ... Il n'est pas médecin. Je te dis qu'il est perdu !

BOULBOUR, *tressautant*. – Je suis perdu, moi !

DURANT – Mais oui ! ... Seulement on a voulu vous cacher la situation. *(À part.)* Ma foi, tant pis, il en crèvera s'il le faut !

BOULBOUR, *se tenant le cou*. – Ah, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il dit ? ...

MADAME DURANT, *avec intention*. – C'est même pour cela que mon mari a passé la nuit à votre chevet monsieur Boulbour...

BOULBOUR, *regardant Durant qui gesticule dans tous les sens*. – Il a passé la nuit auprès de moi, lui ?

DURANT – Mais oui ! Vous ne vous en êtes pas aperçu ? (*À Madame Durant.*) Laisse-le donc, tu vois bien qu'il est au bord du gouffre, le pauvre vieux ! (*Bas à Boulbour, marchant sur lui.*) Mais taisez-vous donc, vous ! Taisez-vous donc !

BOULBOUR, *à part*. – Décidément, c'est le docteur qui est malade !

MADAME DURANT – En tout cas, monsieur Boulbour, moi je trouve que vous avez plutôt bonne mine pour un homme à l'agonie ! ... N'est-ce pas chérie ?

DURANT – Oui, mais tu sais... c'est tout à fait classique chez les personnes de son genre... c'est souvent au stade terminal qu'on se porte le mieux...

BOULBOUR – Au stade terminal, moi ?

MADAME DURANT – Mais oui, Monsieur Boulbour, pas besoin de faire l'ignorant ! Mon mari m'a tout raconté... Il m'a dit que votre agonie durait déjà depuis très longtemps...

BOULBOUR – Ah bon !

DURANT – Oui, c'est... c'est une agonie chronique.

BOULBOUR – Une agonie chronique ?

MADAME DURANT – Mais ne vous inquiétez pas Monsieur Boulbour... heureusement pour vous, ce sont celles qui mettent le plus de temps à vous décimer. (*À part.*) C'est clair, mon mari me trompe !

Elle sort.

DURANT – Bon sang ! ... Mais vous ne voyez donc pas que vous faites bourde sur bourde depuis un quart d'heure ? Vous n'avez vraiment pas l'air de comprendre, on dirait !

BOULBOUR, *effaré*. – Comprendre, quoi ?

DURANT – La situation ! ... Si je vous mettais à l'agonie, c'est que j'avais mes raisons. Vous pouviez bien y rester !

BOULBOUR – Mais je ne savais pas !

DURANT – Quel besoin aviez-vous de venir patauger... Vous ne pouviez pas avoir la gentillesse de rester chez vous ?

BOULBOUR – Mais comment vouliez-vous que je devine ?

DURANT, *se montant*. – Enfin, un lendemain de soirée libertine ! ... On ne va pas chez les gens quand ils vous ont pris comme prétexte !

BOULBOUR – Ah, si vous m'aviez dit, aussi... !

DURANT – Il faut toujours vous mettre les points sur les I, à vous ! ... Enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

BOULBOUR – Eh bien voilà.... Moi, vous savez, je ne viens que lorsqu'il y a un service à rendre.

DURANT – Ah bon, alors si vous venez pour un service...

BOULBOUR – A me rendre ! Tout à fait !

DURANT – Ah... ! A vous rendre... je me disais bien... le contraire m'aurait étonné ! ... Ecoutez... je vous demande pardon... mais je suis un peu fatigué... je n'ai pas dormis de la nuit... Alors...

Le poussant vers la sortie.

BOULBOUR – Oh, ça ne fait rien.

S'asseyant.

DURANT – C'est-à-dire que j'attends ma belle-mère qui arrive aujourd'hui et alors vous comprenez...

Essayant de le faire lever de sa chaise.

BOULBOUR, *restant assis*. – Oh, oui ! Je comprends tout à fait.

DURANT, *à part*. – Mais c'est qu'il ne va jamais partir celui-là ! (*Appelant.*) Arthur !

ARTHUR, *arrivant*. – Monsieur m'a appelé ?

DURANT, *bas à Arthur*. – Oui, je vous en prie, débarrassez-moi de cet asticot ! Dans cinq minutes vous revenez, vous m’apportez une carte de visite, n’importe laquelle... et vous dites que c’est une personne qui demande à me parler. Ça le fera partir.

ARTHUR – Compris ! La solution contre les enquiquineurs !

Il sort.

BOULBOUR – Vous savez qu’il y a un an, j’ai acheté un petit immeuble ?

DURANT, *sans intérêt*. – Ah bon ! Vous avez acheté un petit immeuble... ?

BOULBOUR – Oui ! Seulement le problème c’est que mes appartements ne se louent pas... (*Il se lève.*) Alors je suis venu... comme je sais que vous voyez pas mal de clients... Pour vous demander d’essayer de m’en faire louer quelques-uns...

Il lui donne des cartes-prospectus.

DURANT, *furieux*. – Hein ! Et c’est pour ça que vous me poursuivez jusqu’ici ?

BOULBOUR – Attendez donc, ne vous fâchez pas ! Vous n’aurez rien à y perdre : mes appartements sont très malsains. J’entretiendrai votre clientèle !

DURANT, *éclatant*. – Non mais dites donc ! ... Si vous croyez que je vais recommander vos appartements malsains ! ... (*Triste.*) Quand je pense que pendant ce temps ma femme, ma pauvre femme...

BOULBOUR, *amer*. – Ah, c’est vrai ! Vous êtes marié vous ! Moi, hélas... j’ai perdu ma femme...

DURANT, *distrain*. – Ah bon ! Tant mieux, tant mieux !

BOULBOUR – Comment tant mieux ?

DURANT, *se reprenant*. – Je veux dire : mon dieu, mon dieu !

BOULBOUR, *amer*. – Oui... La vie est si triste parfois ! ... Figurez-vous qu’elle m’a été enlevée en l’espace de cinq minutes !

DURANT – Enlevée ! Par une crise cardiaque ?

BOULBOUR – Non ! Par un banquier. Figurez-vous que je l’avais laissée sur un banc le temps d’aller m’acheter du tabac. Le temps que je revienne, elle avait disparue. Je ne l’ai jamais retrouvée !

ARTHUR, *entrant* – Monsieur, je m’excuse de vous déranger, c’est un monsieur qui demande à vous parler. Voici sa carte.

DURANT, *échangeant un sourire d’intelligence avec Arthur*. – Voyons voir... Ah ! Mince... Je vous demande pardon, monsieur Boulbour, c’est un enqueteur, mais je n’ai pas le choix que de le recevoir...

BOULBOUR – Un enqueteur ? ... Ah mais je connais ça, moi ! Faites-le entrer ! ... (*Se rasseyant.*) Je vais rester là, ça le fera partir.

DURANT – C’est-à-dire qu’il veut me parler personnellement...

BOULBOUR – Ah, c’est autre chose... ! C’est qui cet enqueteur ? ... (*Prenant la carte des mains de Durant.*) Monsieur Renard ! ... Ah, c’est ce monsieur ! ... Mais je le connais très bien monsieur Renard ! Faites-le donc entrer, je serai enchanté de lui serrer la main à ce bon vieux Renard !

DURANT – Hein ! ... Mais non, vous ne pouvez pas ! ... Oh et puis zut, je n’arriverai jamais à le déloger... Vous savez quoi ? Venez vous asseoir par ici, vous y serez confortablement installé !

Il le traine dans le placard.

BOULBOUR, *dans le placard*. – Bon... très bien !

DURANT, *refermant la porte sur monsieur Boulbour*. – Voilà ! (*Se frottant les mains.*)

BOULBOUR, *rouvrant la porte et surgissant de nouveau*. – Au fait : une idée !

DURANT, *se retournant*. – Hein ?

BOULBOUR – S’il vous embête, votre enqueteur, j’ai un moyen de vous en débarrasser. Je sonnerai, je vous ferai passer ma carte et vous direz que c’est un enqueteur qui souhaite vous parler ! ... Vous verrez, ça fonctionne à tous les coups !

DURANT – Oui, oui, c’est bon, allez, allez ! Si vous êtes fatigué, dormez, il y a une petite étagère bien confortable au milieu des chiffons. (*Il l’enferme à double tour.*) Ouf ! Me voilà enfin débarrassé de ce pot de colle...

VOIX DE BOULBOUR, *qui essaie d’ouvrir la porte*. – Qu’est-ce que vous dites ?

DURANT – Rien !

VOIX DE BOULBOUR, *un peu paniqué, qui s’excite en essayant d’ouvrir la porte*. – Monsieur Durant ! Monsieur Durant ! Je ne peux plus sortir ! Je crois que la porte est bloquée !

(Panicqué, respirant en faisant de l'hyperventilation) Je n'arrive plus à respirer... AU
SECOURS !

DURANT, *au travers de la porte.* – Monsieur Boulbour : respirez profondément et allongez-vous sur l'étagère, dans le tas de chiffon pour vous détendre !

On entend la respiration profonde de Boulbour.

DURANT, *il se laisse tomber dans le fauteuil.* – Quant à moi, je vais essayer de dormir une petite heure... *(A Arthur, qui passait par là.)* Veillez à ce qu'on ne me dérange pas Arthur !

ARTHUR – Bien Monsieur ! *(A part.)* Et dire que monsieur est médecin et qu'il ne profite même pas de son privilège pour se débarrasser des enqueteurs... Moi à sa place, je les traiterais avec des stupéfiants, ce serait vite fait... !

Il sort.

DURANT, *fermant les yeux* – Ah, c'est bon ! ... Je sens que je ne tarderai pas.

Il s'endort.

Quelques instants plus tard...

LA BELLE-MERE, *dans les coulisses.* – Ma fille ! Mon gendre ! Je veux les voir. *(Faisant irruption telle une bombe.)* Ah, mes enfants, mes enfants... !

MADAME DURANT, *entrant.* – Maman, maman !

DURANT, *réveillé en sursaut.* – Hein ! Qu'est-ce que c'est ? ... Une bombe ? *(Ahuri.)* Ma belle-mère !

LA BELLE-MERE, *embrassant sa fille.* – Eh bien mon gendre, vous ne m'embrassez pas ?

DURANT – Comment ? Mais... j'allais vous le proposer... ! Mais vous comprenez, la surprise, l'ahurissement quand on s'est endormi sans belle-mère... et qu'on en trouve une à son réveil... !

LA BELLE-MERE – Vous venez de dormir ?

DURANT – À peine.

LA BELLE-MERE – Ça se voit ! Vous avez la figure d'un homme qui a trop dormi...

DURANT – On aura tout entendu...

LA BELLE-MERE, *éclatant en sanglots*. – Ah, mes enfants... que je suis heureuse de vous revoir !

MADAME DURANT – Oh maman... Mais ne pleure pas !

LA BELLE-MERE, *sanglotant*. – Je ne pleure pas. C'est juste l'émotion ! ... Mais dites-moi, mon gendre, pourquoi êtes-vous dans cette tenue ? Vous allez à une fête costumée ?

MADAME DURANT – Non, c'est parce qu'il a veillé un de ses malades ! ... Un malade qui a une agonie chronique...

LA BELLE-MERE – Ah bon ! Vous êtes devenu médecin de nuit, vous, maintenant ?

DURANT – Non... mais quand il y a des balles costumés... (*Se reprenant.*) Je veux dire des bals... des balades... des malades...

LA BELLE-MERE – Vous êtes enrhumé...

DURANT – Un peu... oui ! ...

LA BELLE-MERE – Eh bien, Juliette ? Tu pourrais quand même faire une tisane au miel à ton mari !

MADAME DURANT, *sèchement*. – Mon mari n'a qu'à se faire soigner chez ses malades... dans ses consultations chorégraphiques !

LA BELLE-MERE – Oh, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce qu'il y aurait eu une dispute entre vous ? En tout cas, n'ayez crainte, je suis là ! Pour empêcher la discorde entre époux, il n'y a qu'une belle-mère pour faire effet...

Les prenant tous les deux dans ses bras.

DURANT, *à part*. – Ah, ça ! C'est sûr qu'une belle-mère, ça calme...

BOULBOUR, *entrant d'une porte extérieure, le visage tout noir*. – Dites donc, je vous rappelle quand même que je suis là, moi !

DURANT. – Mais c'est pas vrai ! ... Encore vous ! Et d'abord, par où êtes-vous sortis ?

BOULBOUR – C'est-à-dire que j'ai longé un long tunnel dans votre placard qui m'a mené dans votre cuisine.

DURANT – Un tunnel ?

MADAME DURANT – Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

DURANT – Mais rien, rien ! Tu vois dont bien que ça ne tourne pas rond dans sa petite tête... !
(*A Boulbour, le chassant.*) Allez monsieur Boulbour ! Cette fois-ci, rentrez chez vous !

LA BELLE-MERE, *étonnée*. – Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

DURANT – Rien, c'est un malade !

LA BELLE-MERE – Et pourquoi le chassez-vous ?

DURANT – Il a une maladie contagieuse.

LA BELLE-MERE – Vraiment ?

DURANT – Oh ! Tout ce qu'il y a de plus contagieux et une fois qu'on l'a, on ne peut plus s'en débarrasser.

MADAME DURANT, *ironique*. – C'est pourtant un malade bien en forme !

DURANT, *appelant Arthur*. – Arthur ! Venez m'aider s'il vous plait ! Emportez avec vous ce monsieur.

ARTHUR, *entrant*. – Bien monsieur !

Durant sort d'un côté. Arthur essaie désespérément d'emporter monsieur Boulbour avec lui, dans une lutte acharnée, jusqu'à y parvenir.

LA BELLE-MERE – Eh bien Juliette, qu'est-ce que tu as contre ton mari ? Je te trouve de bien mauvaise humeur contre lui aujourd'hui !

MADAME DURANT – Oh... maman... si tu savais ce qui m'arrive !

LA BELLE-MERE – Mais qu'est-ce qu'il t'arrive donc ma chérie... ?

MADAME DURANT – Figures-toi que je viens d'apprendre que mon mari a passé la nuit dehors...

BOULBOUR, *revenant, en sueur*. – Pardon, mesdames...

LA BELLE-MERE, *elle se réfugie derrière les chaises*. – Ah mon Dieu ! Le contagieux !

BOULBOUR. – J'aurais voulu parler à monsieur Durant.

MADAME DURANT – Pour vous livrer encore à vos petites consultations chorégraphiques sans doute ! Non mais vous n'avez pas honte ?

BOULBOUR, *ahuri*. – Hein ! Moi ? Mais je...

LA BELLE-MERE, *très effrayée et fuyant monsieur Boulbour*. – Oui, oui... allez, allez ! ...
Allez vous coucher ! ...

BOULBOUR, *avançant vers elle*. – Comment, que j'aille me coucher ?

LA BELLE-MERE, *tournant autour des chaises, pour se dérober à Boulbour*. – Oui, quand on est malade, on se couche ! Allez, allez vous coucher ! ...

BOULBOUR, *au public*. – Ils ont quelque chose dans cette maison ! ... (*Tâchant de se rapprocher de la belle-mère.*) Alors vous direz à Durant...

LA BELLE-MERE, *effrayée, l'éloignant du geste*. – Oui... c'est bon ! ... Je dirai, je dirai...

BOULBOUR – Ils ont un grain dans cette maison !

Il sort.

LA BELLE-MERE – Qu'est-ce qu'il est pénible mon gendre. Il devrait laisser ses malades chez eux ! ... Alors, tu disais que ton mari a passé la nuit dehors ? ... Tiens, viens par-là ! Nous serons plus tranquilles pour discuter...

Elles sortent.

Durant entre.

ARTHUR, *chuchotant, sur un ton confidentiel*. – Monsieur ! C'est madame Leroy.

DURANT, *à Madame Leroy*. – Ah, vous voilà enfin, vilaine ! Alors comme ça, vous m'avez posé un lapin cette nuit... On devait se retrouver tous les deux (*chuchotant.*) à la soirée libertine... Je vous ai attendu, mais je ne vous ai jamais vu... !

MADAME LEROY – Je suis vraiment désolée... J'avais espéré que mon mari irait vaquer à ses occupations mais il ne m'a pas quittée d'une semelle. Depuis quelques jours, il m'accompagne partout... Ça lui prend par crise. Tenez, il est en bas en ce moment qui m'attend en voiture. Il voulait monter mais je lui ai dit de rester.

DURANT – Vous avez eu bien fait. Je n'ai pas envie de faire sa connaissance... Ah... Ma chère petite Roxanne...

Il l'attire vers lui.

MADAME LEROY – Ah... Monsieur Durant, je suis bien coupable d'écouter vos déclarations... Mais il est trop tard maintenant, j'imagine, n'est-ce pas ?

DURANT – Parfaitement !

MADAME LEROY – Dites, je viens de voir le SMS que vous venez de m'envoyer... Alors comme ça, vous voulez me donner rendez-vous ici demain matin ?

DURANT – Qu'est-ce que vous en dites ?

MADAME LEROY, *bien positive*. – Oh oui, c'est une excellente idée ! ... (*Un peu coquine.*) Rho, et puis, vous n'oublierez pas de bien m'ausculter partout... ! N'est-ce pas cher docteur ?

DURANT – Rho ! Vous verrez quel genre de médecin je peux être...

MADAME LEROY – Hou ! J'ai hâte ! Alors c'est entendu, nous disons demain matin ici-même dans votre bureau... Rho... Je suis toute excitée !

DURANT – Et moi dont !

MADAME LEROY – Bien... Je fais vite car mon mari serait capable de monter... Il est tellement impatient...

LEROY, *dans les coulisses*. – Le bureau du docteur, c'est ici ?

MADAME LEROY – Mon mari ! ...

DURANT – Lui ! Mais je ne veux pas le voir... !

Leroy entre.

MADAME LEROY – Tu sais... ce n'était pas la peine de monter ! Je n'en avais pas pour longtemps...

LEROY – Non ce n'est pas toi que je venais voir, c'est le docteur...

DURANT – Moi ?

MADAME LEROY – Alors je t'attends en bas, chérie !

Elle sort.

LEROY, *à Durant*. – Bonjour Monsieur ! Dites-moi, savez-vous où est le docteur ? (*Cherchant le docteur de partout.*)

DURANT – Comment ? Mais je... C'est-à-dire que...

LEROY, *confondant Arthur qui passait par là pour le docteur.* – Ah ! Docteur ! (*Repoussant Durant vers la sortie.*) Excusez-moi monsieur, mais pourriez-vous nous laisser deux minutes : le docteur et moi ?

DURANT, *ahuri, il sort.* – Ah ben ça alors !

LEROY, *à Arthur.* – Puisque j'étais en bas, je me suis dit : je vais monter pour vous consulter. Figurez-vous que depuis quelque temps j'ai mal dans les jambes, certainement une mauvaise circulation...

ARTHUR, *après un mouvement d'étonnement.* – Alors prenez un bain et ça ira mieux !

LEROY – Un bain vous dites ?

ARTHUR – Mais oui ! Vous faites couler de l'eau bouillante dans votre bain, la plus chaude possible, et vous vous immergez immédiatement dedans ! Vous verrez, ça calme bien.

LEROY – Vous êtes sûr que je ne risque pas de m'ébouillanter ?

ARTHUR – Mais justement ! Plus vous vous ébouillanterez, et plus vite vous oublierez le reste !

LEROY – Mais c'est que vous êtes un drôle de docteur, vous ? ... Tenez, regardez ma langue... Qu'est-ce que vous en pensez ?

ARTHUR – Peuh ! (*Il tire la langue.*) La mienne est plus longue... et plus chargée : tenez, sentez la mauvaise haleine qui s'en dégage ! (*Il tire de nouveau la langue.*) Et puis la vôtre est ronde et la mienne est pointue.

LEROY – Mais enfin, docteur ! ...

ARTHUR – Je ne suis pas le docteur.

LEROY – Vous n'êtes pas le docteur !

ARTHUR – Non, je suis son employé.

LEROY – Son employé ? ... Mais alors il est où le docteur ?

BOULBOUR, *surgissant.* – Bien, me revoilà !

LEROY, *regardant monsieur Boulbour.* – Ça doit donc être lui le docteur ! ...

ACTE II

Le lendemain matin.

DURANT, *seul, finissant d'accrocher une pancarte marquée « Couturier » sur la porte extérieure.* – Voilà ! Quelle excellente idée j'ai eu d'accrocher cette pancarte pour me faire passer pour un couturier... Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre madame Leroy : ma future maîtresse ! ...

MADAME LEROY, *entrant.* – C'est moi... !

DURANT – Madame Leroy !

MADAME LEROY – Qu'est-ce que vous faites ?

DURANT – Rien ! Je mets juste une chaise contre la porte...

Il place la chaise.

MADAME LEROY – Mais pourquoi ? Vous ne pouvez pas la fermer à clé ?

DURANT – Non ! Ça fait des années qu'elle ne ferme plus !

MADAME LEROY – Et vous êtes sûr qu'il n'y a pas de danger ? Si on nous voyait... je serais bien coupable !

DURANT – Mais non, ne vous inquiétez pas ! Nous sommes absolument seuls, ma petite Roxanne. Venez là, près de moi. Et puis voyons... enlevez donc votre veste.

MADAME LEROY – Oh, non, c'est impossible ! Je ne peux rester qu'un instant avec vous... Anatole est en bas ! Il n'aurait qu'à monter...

DURANT – Anatole ?

MADAME LEROY – Oui, mon mari. Il a encore tenu à m'accompagner.

DURANT – Comment ! Et vous lui avez dit...

MADAME LEROY – Oui.

DURANT, *très vexé.* – Mais c'est très bête, ça ! ... Ça ne se fait pas, ces choses-là !

MADAME LEROY – Non mais attendez, je lui ai dit que j’allais chez mon couturier ! Comme vous m’aviez prévenu que vous vouliez vous faire passer pour un couturier...

DURANT – Ouf ! vous me retirez un poids alors.

MADAME LEROY, *coquine*. – Rah... Durant !

DURANT, *coquin*. – Rah... Roxanne !

MADAME LEROY, *souriant*. – Eh bien, approchez-vous !

DURANT, *balbutiant*. – Ah ? Vous croyez ?

MADAME LEROY – Mais oui !

Durant s’approche de Madame Leroy et la prend dans ses bras.

DURANT, *dans les bras de madame Leroy, à part*. – Ah... Qu’est-ce que ce mari me gêne... Il me semble que je roucoule au-dessus d’un précipice.

MADAME LEROY – Eh bien, mon ami ! Vous êtes heureux ?

DURANT – Ah Roxanne... J’aimerais passer ma vie à vos genoux ! ...

S’agenouillant aux pieds de Roxanne.

LEROY, *en entrant, renverse la chaise*. – Et voilà ! Je jette tout par terre... !

DURANT, *à genoux*. – Le mari ! ... Anatole ! ... On n’entre pas !

LEROY – Comment ! On n’entre pas ?

DURANT – Je veux dire si ! ... Entrez-donc !

Il se relève.

LEROY – Je vous remercie, c’est déjà fait. Je m’ennuyais en bas, alors j’ai eu l’idée de monter... Mais que je ne vous dérange pas, vous savez, faites comme si je n’étais pas là.

DURANT – C’est facile à dire...

LEROY – Vous étiez en train de prendre les mesures de ma femme. J’ai vu ça...

MADAME LEROY – Parfaitement ! Monsieur en était au tour de taille.

DURANT, *barbotant*. – C'est ça ! ... La taille... Le tour de taille... Cent dix de tour de taille.

MADAME LEROY, *vivement*. – Comment cent dix ! ... Cinquante-deux, voyons !

DURANT – Euh oui... Cinquante-deux ! Mais ça, je vais vous dire, c'est une habitude des grands couturiers... Tout est compté double !

LEROY – Même les factures ?

DURANT – Ah, non, les factures, c'est le triple ! ...

LEROY – Ah oui ? ... Mais dites-moi, monsieur ? ... Monsieur... comment déjà ?

MADAME LEROY, *cherchant un nom qui ne vient pas*. – Monsieur...

DURANT, *vivement*. – Machin... Monsieur Machin !

LEROY – Machin ! Attendez... mais c'est que j'ai déjà entendu ce nom-là quelque part...

DURANT – Oui, Machin, c'est assez répandu. Nous sommes beaucoup de "Machin".

LEROY – Mais, au fait, votre figure ne m'est pas inconnue. Où est-ce que je vous ai déjà vu ? ... Ah, oui, je sais ! C'est chez Durant ! Le médecin de ma femme, que je vous ai entrevu. Mais dites-moi, vous vous faites bien soigner chez Durant ?

DURANT, *tâchant de prendre l'air dégagé*. – Oh... Bof...

LEROY – Vous avez raison. C'est un charlatan !

DURANT, *interloqué*. – Non mais dites donc, vous !

LEROY, *naïvement étonné*. – Bah, qu'est-ce que ça peut vous faire puisque vous vous faites mal soigné ?

DURANT – C'est que... c'est mon médecin et je le respecte beaucoup !

LEROY – Oh et puis après tout... je m'en moque ! Dites-moi, qu'est-ce que vous faites à ma femme ?

DURANT, *vivement* – Moi ? ... Mais rien !

LEROY – Comment rien ?

DURANT, *se reprenant*. – C'est-à-dire si... ! Une... une veste... en peau de poule... avec des bouillonnés... en tulle, ornés de poils de taupe... sur le pantalon.

LEROY – De la peau de poule et du poil de taupe, ça doit être curieux ce mélange-là !
(*Regardant autour.*) Mais dites-moi monsieur Machin, c'est tout de même drôle, votre atelier ressemble comme deux goûtes d'eau à celui du docteur Durant... ! Tu ne trouves pas chérie ?

MADAME LEROY, *prenant un air détaché.* – Oh non... Pas plus que ça... Tu trouves ?

LEROY, *se levant.* – Sapristi, déjà cette heure ! ... Il faut que m'en aille. Je vous laisse ma femme, occupez-vous d'elle. Faites quelque chose de distingué ! Et puis... moulez bien ! Prenez-lui bien les hanches... la poitrine... les fesses...

DURANT – Hein ! Comment ? C'est lui qui...

LEROY – Allez, au revoir !

DURANT, *remettant la chaise contre la porte.* – Parti, ouf !

MADAME LEROY – Ah mon dieu, qu'allons-nous faire maintenant que mon mari vous croit couturier... !

DURANT, *avec conviction.* – Ce que je vais faire ? ... Mais je m'en vais plier bagage et retirer la pancarte qu'il y a devant ma porte illico presto !

MADAME LEROY – Mais non, ça n'est plus possible ! Si mon mari revient et voit que vous êtes médecin, il comprendra la supercherie ! ... Et je le connais, il vous tuera ! ...

DURANT, *se révoltant.* – Quoi ? Mais il n'en a pas le droit ! Il n'est pas médecin !

BOULBOUR, *se butant dans la chaise.* – Hou, la, la ! Non mais, vous avez vu un peu tout ce bazar qu'il y a devant cette porte !

DURANT – Mais faites donc attention, vous !

BOULBOUR – Oh, pardon ! ...

DURANT, *en colère.* – Enfin ! C'est pas possible ! On entre ici comme dans un moulin ! C'est insupportable... le premier imbécile venu... !

BOULBOUR – Oh ! Qui ça ? ...

DURANT – Mais n'importe ... vous !

BOULBOUR – Oh, moi ! Oh... au fond, vous savez, ça n'a pas d'importance... Figurez-vous que je venais voir si vous alliez bien docteur...

DURANT – Mais très bien ! Mais je vous demande pardon, je ne suis pas seul...

BOULBOUR – Oh, je m’excuse madame... je ne vous avait pas vu... Oh, mais ne vous inquiétez, votre présence ne me gêne pas madame, vous pouvez rester ! (*Il s’assied.*) Ah, mon cher, je viens d’avoir une rude émotion ! Figurez-vous que je croyais être sur la piste de ma femme ! On m’avait indiqué une madame Boulbour, rue...

DURANT, *essayant de le faire lever de sa chaise.* – Oui, eh bien vous me raconterez ça plus tard !

LA BELLE-MERE – Le bureau de mon gendre, c’est bien ici ?

DURANT, *sursautant.* – Ma belle-mère, à présent !

MADAME LEROY, *furieuse.* – Encore quelqu’un !

LA BELLE-MERE, *entrant et voyant Boulbour.* – Ah, le contagieux ! (*A Durant.*) J’espère que je ne dérange pas...

DURANT, *sursautant.* – Mais enfin belle-maman, je suis en pleine consultation, là !

LA BELLE-MERE, *voyant madame Leroy, très embarrassée.* – Mon Dieu, je m’excuse madame, j’étais en quête...

MADAME LEROY, *un peu moqueuse.* – Ah... eh bien, si vous êtes en quête, tenez, prenez ceci ! (*Elle lui donne des sous.*)

LA BELLE-MERE, *ahurie.* – Hein ? Elle me donne de l’argent !

DURANT – Mais enfin, vous n’avez pas honte de venir réclamer de l’argent auprès de mes patientes !

BOULBOUR, *entre ses dents.* – Voyez-vous ça ! La vieille carottière !

LA BELLE-MERE – Mais je n’ai rien demandé ! ... Reprenez ça, madame, je ne suis pas en quête de sous, je suis en quête de vérité.

MADAME LEROY – Oh, pardonnez-moi...

LA BELLE-MERE – Et alors comme ça, c’est mon gendre qui vous soigne ?

MADAME LEROY – Oui, moi... Et mon mari aussi !

LA BELLE-MERE – Ah, votre mari aussi ! Ah... ça me fait bien plaisir... ! Et qu’est-ce qu’il a donc votre mari ?

DURANT, *vivement*. – Un eczéma... un eczéma impétigineux compliqué de desquamation de l'épiderme, vous savez des... des suites d'un accouchement.

LA BELLE-MERE – Hein ! ... D'un accouchement, lui ? ...

DURANT, *se reprenant*. – Mais non, pas lui, sa femme !

MADAME LEROY – Hein ! Moi ? ...

LA BELLE-MERE – Comment, vous venez d'accoucher ?

MADAME LEROY – Mais pas du tout !

DURANT, *barbotant*. — Mais non, pas elle, lui ! ... Non enfin... son mari ! Son mari... son mari se l'était imaginé ! ... Alors quand il a appris que non... n'est-ce pas ? ... la... la... l'émotion, le trouble ! ... Et puis, PAF : il a attrapé un eczéma. Voilà ! ... ouf ! ... Et maintenant, belle-maman, si vous voulez me laisser à ma consultation (*Il ouvre la porte pour chasser la belle-mère et voyant monsieur Leroy arriver, la referme brusquement.*) Mon dieu, c'est votre mari qui revient ! ...

MADAME LEROY, *effarée*. – Oh, mon Dieu !

DURANT, *poussant la belle-mère et madame Leroy dans le placard*. – Vite, rentrez-là !

LA BELLE-MERE, *ahurie*. – Hein ? Dans ce placard ?

DURANT – Rentrez vite je vous dis !

Il pousse la belle-mère et commence à rentrer lui-aussi à l'intérieur.

BOULBOUR, *suisant Durant*. – Il faut que j'entre aussi ?

DURANT, *passant la tête par l'entrebâillement de la porte*. — Non ! Vous, vous allez recevoir ce monsieur. Il me demandera, moi : monsieur Machin. Parce que pour lui, je suis monsieur Machin... Vous lui direz n'importe quoi... ce qui vous passera par la tête... Que je suis occupé... Peu importe, ça m'est égal, mais que je ne le voie pas ! ...

Il referme brusquement la porte au nez de Boulbour.

BOULBOUR. — Décidément, il a un grain ! Il faudra faire voir le docteur à un médecin...

LEROY, *arrivant*. – C'est re-moi ! Tiens, monsieur Machin n'est plus là ?

BOULBOUR – Non, monsieur Machin n'est pas visible.

LEROY – Ce cher docteur ! ...

BOULBOUR, *répétant comme lui*. – Oui ! Ce cher docteur...

LEROY – Je ne m’attendais pas à vous voir ici. C’est vrai, au fait, monsieur Machin va souvent chez vous. Il m’a parlé de vous tout à l’heure. C’est vous qui le soignez ?

BOULBOUR, *qui ne comprend pas*. – Oh, je le soigne... je le soigne... parce qu’il me soigne.

LEROY – Evidemment, il n’est pas gratuit.

BOULBOUR – Hein ? Mais qu’est-ce qu’il raconte ?

LEROY – Dites-moi, alors il est malade, monsieur Machin ?

BOULBOUR – Ah, vous l’avez remarqué aussi !

LEROY – Mais tenez puisque je vous tiens : je suis très vif, très chaud, j’ai le sang qui bouillonne et j’ai mal aux articulations... Qu’est-ce que vous me conseillez ?

BOULBOUR – Vous savez, pour moi... il n’y a que les massages qui fonctionnent !

LEROY – Mais c’est que j’ai déjà essayé... ça n’a jamais rien donné.

BOULBOUR – C’est que vous ne savez pas vous y prendre : vous choisissez un masseur, n’est-ce pas ? Vous le faites déshabiller, vous l’étendez sur un divan et vous le massez de toutes vos forces pendant une heure. Si après ça, votre sang ne circule pas... !

LEROY – Ah ben je comprends mieux, je m’y étais toujours pris à l’envers ! Je vous remercie, j’essayerai ! ... Mais ce n’est pas tout ça ... Alors, on ne peut pas voir Machin ? ...

BOULBOUR, *d’un air mystérieux*. – Oh, non, non. Il est en discussion... Avec la Reine du Groenland !

LEROY, *ahuri*. – La reine de ! ... Vous avez dit ? ...

BOULBOUR – La reine du Groenland !

LEROY, *avec admiration*. – Oh, la, la, la, la ! La Reine du Groenland... Mais c’est qu’il est calé ce couturier. Il habille même des reines ! Oh, la, la !

BOULBOUR – Donc, si vous voulez le voir, revenez un autre jour...

LEROY – Ah mais c'est que je ne peux pas. Je lui amène une cliente, à monsieur Machin : madame Gauthier, une amie à moi. Enfin quand je dis une amie... disons que je ne tiens pas tellement à ce qu'elle se rencontre avec ma femme, si vous voyez ce que je veux dire...

BOULBOUR – Ah, c'est votre femme qui était là tout à l'heure ?

LEROY – Oui, oui.

BOULBOUR, *s'inclinant d'un air moqueur.* – Ah, ben alors ! ...

LEROY – Non, mais dites-moi, est-ce que vous croyez qu'il en a pour longtemps ce couturier... avec sa reine ?

BOULBOUR – Vous savez c'est que c'est qu'une reine...

VOIX DE LA BELLE-MERE – Non écoutez ! J'en ai assez de rester enfermer dans ce placard... Je m'en vais !

BOULBOUR, *au public.* – La voix de la belle-mère ! Il ne faut pas qu'elle m'échappe, je vais l'attendre dans les escaliers pour essayer de lui refourguer l'un de mes appartements malsains...

Il sort.

LEROY – Mais dites-moi, docteur... (*Se retournant.*) Docteur ! Eh bien ! Où est-il ? ...

LA BELLE-MERE – Je m'en vais à la fin ! Je ne sais pas ce qu'ils ont à me retenir dans ce placard...

LEROY – La reine. Messieurs, la cour !

Il s'incline.

LA BELLE-MERE – Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ? (*Saluant.*) Bonjour Monsieur.

LEROY – Votre altesse !

LA BELLE-MERE – Vous dites ?

LEROY – Je m'incline devant votre majesté... !

LA BELLE-MERE, *faisant la coquette.* – Ma majesté ! ... Il me trouve majestueuse ! Et puis-je savoir qui vous êtes ?

LEROY, *s'inclinant.* – Monsieur Leroy !

LA BELLE-MERE – Oh mais oui, bien sûr ! Vous êtes le mari de madame Leroy... que j'ai vue tout à l'heure... une femme charmante ! (*Brusquement.*) Et votre eczéma, comment va-t-il ?

LEROY, ahuri. – Pardon ?

LA BELLE-MERE – Je dis votre eczéma, comment va-t-il ?

LEROY, inspectant ses mains dans tous les sens. – Mais je vous demande pardon, je n'ai pas d'eczéma !

LA BELLE-MERE – Oh, excusez-moi ! (*À part.*) J'ai eu tort de lui en parler, ça a l'air de le déranger ! (*Haut*) Bon, eh bien, je suis ravi d'avoir fait la connaissance du mari de madame Leroy, me voilà rassurée à présent ! Au revoir Monsieur !

Elle sort.

LEROY, saluant. – Altesse. (*Au public.*) Eh bien, c'est qu'elle est très gentille la grosse reine ! Elle a l'air d'une bonne p'tite mère et puis pas fière du tout en plus ! ... (*Paraît Durant qui sortait sa tête du placard pour voir aux alentours.*) Ah, Monsieur Machin, vous voilà ! ... Dites-moi, ma femme n'est pas là ?

DURANT – Oh, la, la, non ! Elle est partie depuis longtemps ! Elle m'a dit : si mon mari vient, dites-lui que je suis allée faire les magasins. Si vous voulez aller la rejoindre...

LEROY, l'entraînant vers lui. – Non, au contraire ! Vous savez, ça m'arrange qu'elle ne soit pas là... Figurez-vous qu'il y a une dame qui doit venir ici.

DURANT – Ici ? Voilà qu'il donne ses rendez-vous chez moi à présent !

LEROY – Et j'aimerais bien que ma femme ne la voie pas... Si vous voyez ce que je veux dire...

DURANT, avec intention. – Oui, votre femme n'aurait qu'à vous infliger la peine du talion ! ...

LEROY, avec conviction. – Oh, ça, c'est impossible ! Jamais ma femme n'oserait me tromper, elle sait très bien que dans un flagrant délit, je n'hésiterais pas...

DURANT, anxieux. – Ah bon ? Une bonne bagarre, hein ?

LEROY – Non, je ne sais pas me battre. (*Durant pousse un soupir de soulagement.*) Je tirerais dessus ! ... Toutes les fois que je rencontrerais son amant, pan, pan ! Je le tuerais.

DURANT, s'épongeant le front. – Il me donne le frisson.

LEROY – Mais enfin, ce n'est pas pour vous parler de ça que je suis venu... (*Changeant de ton.*) Monsieur Machin : vous allez être rudement content !

DURANT – Ah, vraiment je... (*À part.*) Il me fait peur.

LEROY – Vous ne devinerez jamais ce que je vous amène ? ... Une cliente !

DURANT, reculant. – Une cliente ! Mais pourquoi faire ?

LEROY – Mais pour lui faire des robes.

DURANT – Hein ? Ah non, hein ! Ah non ! Y'en a assez ! Si vous croyez que je n'ai que ça à faire !

LEROY – Comment ? Mais on n'a jamais vu un commerçant se plaindre d'avoir trop de clientèle ! Et ce n'est pas parce que vous faites des robes à des têtes couronnées...

DURANT – Moi, je fais des robes à des têtes couronnées ? ...

LEROY – Mais enfin, vous êtes couturier, oui ou non à la fin ?

DURANT – Hein, moi ? Oui... Je crois bien que je suis couturier... ! (*À part.*) Merci, si je ne l'étais pas il me tuerait.

ROSE, entrant, un petit chien sous le bras. – Ah, te voilà mon petit loulou ! ...

LEROY – Voici madame Gauthier dont je vous ai parlé.

DURANT, se retournant. – Enchanté. (*La reconnaissant.*) Hein ? Rose !

ROSE – Durant !

ROSE, à Leroy. – Dites mon ami, mon chien dresse les oreilles : il faut qu'il fasse ses besoins. Allez donc le promener. (*Lui donnant le chien.*)

LEROY – Hein ? Ah, non, ah, non ! ... C'est humiliant !

ROSE, fronçant le sourcil. – Vous dites ? ...

LEROY, humble. – Je dis... immédiatement... (*Entre ses dents.*) Oh, promener le roquet ! ...

Il sort.

ROSE – Durant !

DURANT – Rose !

Ils se serrent la main.

ROSE – Ça alors ! ... Toi que j'ai connu à l'université. ... Et alors, tu l'as enfin passé, ce fameux doctorat de médecine ? ...

DURANT, *fier de lui*. – Comme tu le vois.

ROSE – Et tu t'es mis couturier ?

DURANT, *après un instant de réflexion* – Hein ? ... Ah, ça... oui... oui c'est pour me singulariser. Tu comprends, pour un médecin, faire sa médecine, c'est banal ! ... Tandis que pour un couturier...

ROSE, *avec expansion*. – Ah, ce bon vieux Durant... Tu sais que je m'appelle désormais Madame Gauthier !

DURANT – Tu t'es mariée ?

ROSE – Oui, j'ai épousé un idiot. Mais après deux jours de lune de miel, je l'ai planté là... pour un banquier. Mon mari était parti s'acheter des cigarettes chez un marchand de tabac, il ne m'a jamais vu revenir...

DURANT, *qui a redressé la tête sur ces derniers mots*. – Mais on m'a déjà raconté une histoire comme celle-là ! ... (*On entend un bruit.*) Zut et madame Leroy que j'oubliais ! Elle s'impatiente dans son placard...

ROSE – Qu'est-ce qui fait ce bruit-là ?

DURANT – Rien.

ROSE – Tu as un animal chez toi ?

DURANT, *vivement*. – Oui, une... une autruche... qu'on vient de m'envoyer d'Afrique... à cause des plumes.

ROSE, *se levant*. – Oh, fais-la voir !

DURANT – Oh, impossible ! ... Elles n'aiment pas le monde, ces bêtes-là. Mais dis-mois, à propos de bête, et ton mari, tu ne l'as jamais revu ? ...

ROSE – Ma foi non ! ... Deux jours de lune de miel avec lui, ça m'a suffi ! (*Nouveau bruit dans le placard.*) Eh ben dis donc, elle est en forme ton autruche ! ...

DURANT, *très inquiet*. – Ah, ça pour être en forme ! ... Attends, je vais aller lui dire un mot.

ROSE – À l'autruche ? ... Ça servira à grand chose ? ...

MADAME LEROY, *sortant du placard, furieuse*. – Dites donc, vous ! Vous vous moquez du monde ? Vous avez vu le temps que vous m'avez fait poirotter dans ce placard ! (*Voyant Rose.*) Encore une femme ! ... Ah ben je comprends mieux !

ROSE, *à Durant*. – C'est qui cette dame ?

DURANT, *bas à Rose*. – Rien. C'est la caissière. Elle a une maladie de nerfs, ne fais pas attention. (*À Madame Leroy.*) Je vous en prie Roxanne, calmez-vous, pas de scandale !

MADAME LEROY, *très nerveuse*. – Il fallait me dire que vous vouliez me faire une mystification. Il fallait me dire que vous étiez avec votre maîtresse !

ROSE, *bondissant*. – Hein ! ... Mais enfin madame, pour qui me prenez vous ? Sachez que je suis une cliente. La preuve : je viens me commander une robe !

MADAME LEROY – Mais bien sûr ! Ce n'est pas à moi qu'il faut la raconter, celle-là ! Je sais parfaitement que monsieur Durant est un habitué des soirées libertines ! Vous vous êtes rencontrés là-bas, c'est ça ?

ROSE – Comment ?

DURANT – Mais je vous assure Roxanne que madame est une cliente...

MADAME LEROY – Ah ! Vous aussi vous la soutenez... Eh bien, vous ne manquez pas d'air mon vieux !

ROSE, *très aigre*. – Mon cher, quand on est l'amant de sa caissière, la première chose est d'éviter à ses clientes des désagréments pareils !

DURANT, *éclatant*. – Ben voyons ! L'amant de la caissière, à présent !

MADAME LEROY, *vivement*. – Où ça ? Quelle caissière ? ... Qu'est-ce qu'elle raconte ?

DURANT – Mais rien ! Rien... !

ROSE – Quant à moi, je suis une femme mariée et monsieur est juste mon couturier ! ... Et la preuve que monsieur n'est que ça, c'est que je suis venue avec mon époux !

MADAME LEROY, *affectant de rire*. – Votre époux ? Je voudrais bien le voir, votre époux ! ...

ROSE – Mais vous le verrez ! Il est en bas qui promène le chien.

DURANT, *abasourdi*. – Oh, la, la, la, la !

ROSE – Ah bah tenez ! ... Je l'entends... Viens donc mon chérie ! Montres-toi à la madame qui ne veut pas croire que tu es mon époux ! ...

LEROY, *entrant, le chien sous le bras*. – Je... comment ! ... (*Reconnaissant madame Leroy.*) Ma femme ! ...

MADAME LEROY, *éclatant*. – Oh, mon mari ! Je me vengerai !

Elle sort rapidement.

LEROY, *voulant s'élaner à la poursuite de sa femme*. – Roxanne ! ... Mais... Roxanne, attends-moi ! ... (*À Rose.*) Roh, et reprenez donc votre roquet, vous !

Il lui passe le chien.

ROSE – Mais enfin ! Anatole ! ... Ana... to...

Elle tombe, évanouie, dans les bras de Durant.

DURANT, *la recevant dans son bras droit, et prenant le chien sous son bras gauche*. – Eh ! Rose ! Vous allez bien ? Rose, réveillez-vous !

MADAME DURANT, *entrant*. – Maman ? Tu es là ?

DURANT, *se retournant*. – Juliette !

MADAME DURANT – Mon mari ! ... Et en train d'enlacer une femme ! ... (*Elle repart vivement.*) J'en étais sûr !

DURANT – Mais Juliette, Juliette, voyons ! ... Attends-moi, je veux t'expliquer... ! Oh cette femme, où la déposer... ?

BOULBOUR, *entrant*. – Eh bien mon cher...

DURANT, *lui passant la femme et le chien*. – Ah, vous arrivez bien, vous ! ... Tenez, gardez cette dame ! (*Il sort en courant.*) Juliette ! Juliette ! ...

BOULBOUR – Mais qu'est-ce que c'est que ça ! ... (*Reconnaissant Rose.*) Hein ? Ma femme !

ACTE III

Le lendemain.

ARTHUR – Pauvre monsieur... Il est bien triste depuis que sa femme n'est pas rentrée... Voilà déjà près de 24 heures qu'elle a quitté le domicile conjugal... C'est que l'on commence à s'inquiéter, moi et monsieur... Mais j'avais pourtant prévenu monsieur que cette aventure ne lui porterait pas bonheur... Si seulement il m'avait écouté... (*On frappe.*) Ah c'est peut-être madame qui rentre enfin... Si seulement c'était elle...

Il va ouvrir. Leroy entre.

LEROY – Bonjour, je viens voir le docteur Durant.

ARTHUR – Je regrette, mais le docteur ne veut recevoir personne aujourd'hui tant que sa femme n'est pas rentrée !

LEROY – Ah ! Madame Durant n'est pas rentrée ? Ma femme, c'est pareil... Après le scandale d'hier, je ne l'ai pas revue...

ARTHUR, *riant bêtement.* – Ah votre femme aussi ? ... Il paraît que c'est contagieux, alors. (*On entend du bruit.*) Oh mais que vois-je ! Ce sont justement elles...

LEROY – Qui ça ?

ARTHUR – Madame Durant et sa mère.

LEROY – La femme du docteur ? Il en a de la chance, lui... (*Voyant la belle-mère.*) Votre majesté !

LA BELLE-MERE, *à Arthur.* – Allez prévenir mon gendre que nous sommes de retour !

ARTHUR – Très bien madame Martin ! J'y vais de ce pas... Ah... monsieur va être ravi... !

LEROY – Sa Majesté ! ... Madame Martin ? Ça n'est pas clair ! ... (*À la belle-mère*) Je vous demande pardon, alors vous n'êtes pas...

LA BELLE-MERE – Quoi donc ?

LEROY – La reine du Groenland ?

LA BELLE-MERE – Moi ? La... (*Elle rit.*) C'est son eczéma qui lui remonte.

LEROY – Eh ben ça alors...

Il sort.

DURANT, *s'élançant vers sa femme.* – Ah, Juliette... enfin ! Quel soulagement de te revoir !

LA BELLE-MERE, *arrêtant Durant au passage, menaçante* – Arrière, mon gendre ! Ne vous méprenez pas sur le motif de notre présence ici ! Je vous ramène votre femme...

DURANT – Ah... belle-maman, quelle belle intention !

Il veut s'élançer.

LA BELLE-MERE, *l'arrêtant.* – Arrière, je vous ai dit ! ... Ce n'est pas ce que vous pensez ! Je vous la ramène pour parlementer, car figurez-vous que nous avons longuement réfléchi, ma fille et moi, et voici ce que nous avons décidé.

DURANT – Mon dieu... Si votre fille vous a écoutée, ça va être joli... !

LA BELLE-MERE – Il n'y aura plus rien de commun entre votre femme et vous.

DURANT, *riant jaune.* – Là ! ... Qu'est-ce que je disais ?

LA BELLE-MERE – Cependant, ma fille vivra sous le même toit que vous pour sauver les apparences...

DURANT – Eh bien c'est parfait !

LA BELLE-MERE – Et j'habiterai avec elle ! ...

DURANT, *sursautant.* – Quoi ?

LA BELLE-MERE – Pour être son conseiller et son garde du corps.

DURANT – Ah bien... ça va être gai !

LA BELLE-MERE – Nous ferons absolument ménage à part, nous prendrons chacun une moitié de l'appartement. Ceci, côté des hommes. Ceci côté des dames. Ici, salle mixte !

DURANT – Mais enfin, vous n'êtes pas un peu folles toutes les deux ? Et d'abord, pourrais-je savoir ce qu'on me reproche au bout du compte ? ... N'est-ce pas Juliette, qu'est-ce que tu me reproches ?

MADAME DURANT – Moi ?

LA BELLE-MERE, *vivement*. – Ne réponds pas, Juliette !

DURANT, *furieux*. – Mais enfin ! Est-ce que vous allez la laisser parler ? ...

LA BELLE-MERE – Pas d'empirement, mon gendre !

MADAME DURANT – Tu as le toupet de me demander ce que je te reproche ?

LA BELLE-MERE – Oui, il a le toupet...

DURANT, *brutal*. – Je ne vous parle pas, à vous ! ...

MADAME DURANT – Ce que je te reproche, c'est que je t'ai surpris avec une femme en train de l'embrasser.

DURANT, *vivement*. – Pardon, mais elle n'était pas à moi !

MADAME DURANT – Qui ?

DURANT – La femme ! On venait de me la passer.

MADAME DURANT – Alors comme ça, tu cours après les couturières !

LA BELLE-MERE – Et vous me les présentez comme des patientes ! ...

DURANT – Mais non, ça, c'est autre chose ! Ne confondez pas tout voyons. (*À la belle-mère.*)
La femme que vous avez vue, c'est madame Leroy : la femme de monsieur Leroy. Tandis que l'autre...

LA BELLE-MERE, *aigre*. – C'est la femme à qui ?

DURANT, *vivement*. – À monsieur Leroy.

LA BELLE-MERE – Oui ? Alors il est bigame !

DURANT – Voilà !

...

Pour connaître le dénouement de cette pièce, merci de me contacter à cette adresse : estebanlemaire@orange.fr

En écrivant en objet de votre message le titre de la pièce.

Et en me précisant dans votre message le nom de votre troupe de théâtre, votre commune et la ou les date(s) (précises ou approximatives) durant lesquelles vous pensez éventuellement jouer cette pièce.

Je vous répondrai dans les meilleurs délais.

Respectueusement.

Esteban Lemaire.